

Dé radicalisation ? Individuation

Résumé

La dé radicalisation lutte contre un enfermement dans un crédo borné. Et nous, sommes-nous exempts d'un enfermement similaire ? La dé radicalisation est une phase de croissance pour se dégager de principes établis, pour penser plus largement, pour devenir davantage un individu à part entière, pour devenir plus entièrement soi-même.

Introduction

Dé radicalisation, ce terme est à la mode ; nul ne le met en question, il semble indispensable et, de plus, on sait tout de suite qui sont les gentils, qui sont les méchants. La sonorité *dé radicalisation* fait écho à *dératisation*. Ce terme vient de la réaction face aux attentats, face à l'embrigadement de jeunes mais, on le sait, la peur est mauvaise conseillère. Terme issu d'une réaction et donc, au sens premier, réactionnaire.

Entendons-nous bien, il s'agit de combattre l'intégrisme radical, non parce qu'il est radical, mais parce qu'il tue, qu'il est borné et veut prendre le pouvoir. Il s'agit de connaître l'adversaire, ses buts et ses moyens pour ouvrir des perspectives, de comprendre pour agir.

Radical

Le terme *radical* est courant en linguistique, en chimie, il a eu un sens parmi les partis politiques. Ce terme provient de *racine*. Aller à la racine des choses, c'est aller au fond du problème. Si l'intégrisme reprend ce terme, c'est pour revenir aux sources, mais la source coule, c'est la recherche du mystère et non s'en tenir à la lettre, qui est morte depuis des siècles.

A la suite des philosophes allemands, qui visait la critique *ad hominem* au fond, Marx a écrit que la racine de l'homme, c'est l'homme. Le fond du problème est dans l'être humain. De fait, une des grandes questions que se pose tout humain, et particulièrement tout jeune adulte, est "D'où je viens ?" à côté de Qui je suis ? Où aller ? Pour quoi ? La recherche des racines est commune à tous, mais elle est plus aigüe pour ceux qui ont eu un parent disparu ou qui viennent d'une culture lointaine. La culture autre, ou le disparu, est fantasmée, mythique. On la reconstitue sous les traits de l'idéal, car "l'herbe est toujours plus verte dans le pré du voisin" ; parfois, on la recrée sous les couleurs du passé, du paradis originel : "c'était le bon temps". Quand ces facteurs se cumulent, le risque est grand d'imaginer un état paradisiaque, reflet du bien-être du fœtus dans le sein maternel. On peut ainsi imaginer que des personnes mal à l'aise dans leur corps, dans leur quotidien, rêvent d'un ailleurs mythique, mais on peut aussi s'interroger sur le refus d'aller chercher ses racines.

Une société qui refuse le radical, qui vante des produits révolutionnaires - ces produits nouveaux qui ne changent rien aux structures - se complait dans le superficiel, dans le nuage (cloud) des rêves. Le rejet du radical désigne une société conformiste qui s'endort, qui réagit à la surface des choses sans aller au fond. Une société qui refuse d'aller à la racine ne s'ouvre pas sur de nouvelles possibilités, elle se bouche l'horizon, elle n'a pas d'avenir.

Vue sous un autre angle, notre société suit un économisme radical, doctrine selon laquelle l'argent est la mesure de toutes choses. Souhaitons donc que notre société pratique d'autres valeurs, se dé-radicalise de l'économisme et que les croyants laissent la lettre morte, se radicalisent pour contacter la source d'inspiration.

Devenir adulte

Devenir adulte oblige à se donner une assise pour mener sa vie. Quand on doit assumer ses choix, il devient nécessaire de trouver des valeurs qui fondent ces choix. Ainsi pour devenir adultes, les adolescents doivent prendre leur distance avec le conditionnement familial ou éducatif, avec la bienséance et oser transgresser. Ils trouvent ainsi ce qui leur convient à la suite d'un certain nombre d'essais et d'erreurs. Ces essais se font d'abord en bandes de copains pour "chercher ses marques" ; c'est, en

un sens élargi, le tabou de l'inceste qui oblige à chercher un partenaire en dehors du cocon familial, pour affronter la vie.

Une période de prise de distance, voire de rupture, avec les acquis est donc une phase de croissance vers la maturité. La rupture est souvent frontale, parfois brutale, de la part des jeunes hommes ; elle est souvent plus affective, plus diffuse de la part des jeunes femmes, mais chacun doit affirmer son indépendance. Cette phase peut se produire plus tôt ou plus tard, en fonction d'événements familiaux, économiques, sociaux ou de facteurs psychologiques, astrologiques.

Dans ces essais, se produisent toujours des erreurs, que ce soit avec la contestation post-68, avec les marginaux des années 1970, avec les drogues douces puis dures, avec les mouvements sectaires. Les réponses toutes faites, un milieu affectif rassurant apparemment sans heurt, constituent des leurres efficaces pour les chercheurs qui, par définition, ne sont pas sûrs d'eux et cherchent autre chose que le trop connu, le trop proche. C'est après avoir erré longtemps que l'on peut percevoir les valeurs qui nous avaient protégés ; le fils prodigue ne revint pas la première semaine !

Ces leurres soulignent l'absence ou l'oubli d'alternatives constructrices, de maisons des jeunes, de projets collectifs. Car c'est la fougue de la jeunesse de chercher l'idéal, la force est déjà là, le poids des responsabilités pas encore ; les contraintes familiales, du travail, des enfants viendront plus tard. "Que faire d'utile ? Qu'est-ce qui a un sens ?" Qui d'entre nous n'a pas buté sur cette question ?

Individuation

S'individualiser, devenir un individu, c'est devenir une unité à part entière, donc se démarquer des stéréotypes pour aboutir à être soi-même. Jung a remis à l'honneur le processus d'individuation. Une des premières étapes, sinon la première, est de se déconditionner des acquis familiaux, éducatifs, sociaux et culturels. Y échappe-t-on complètement ? Probablement pas, mais on peut remettre en cause tout un pan du conglomerat que nous avons accepté dans l'enfance avec l'affection de notre entourage. C'est d'abord l'autorité des parents, puis "c'est la maîtresse qui l'a dit", elle transmet le savoir et, à sept ans, on intègre le savoir sans se poser de questions ; à vingt ans, on s'interroge mais, si l'on veut réussir, on sait ce qu'il ne faut pas questionner.

Se déconditionner, c'est prendre du recul : accepter des éléments, mais soupeser certains principes, douter de certaines croyances qu'elles soient religieuses, économiques, médicales ou autres. Cela peut porter sur le shampoing, les jeux de hasard, les critères de réussite, etc. Si nous avons écouté de la musique hard rock, techno, heavy metal et autres dans nos vingt ans, cela servait, pour partie au moins, à casser les structures et à libérer l'énergie ; les noms et les modes changent, le besoin reste.

Les contrexemples existent ; chacun connaît des familles de médecins, de journalistes, de comédiens ou de commerçants. Les enfants connaissent, d'après les parents, l'ambiance, le jargon et les ficelles du métier, c'est la facilité. Mais quel choix y a-t-il à marcher dans les pas de son père ? La réponse appartient à chacun, l'originalité peut s'inscrire dans d'autres domaines que la profession. Pourtant on peut être adulte, avoir 50 ans et être conditionné : garder une conscience de masse, telle qu'on l'a vu dans les défilés fascistes ou nazis où on se sent fort avec les autres, en ne pensant pas.

Et si l'on se démarque du milieu social, il est facile de se tourner vers des solutions toutes faites, des crédos religieux, sportifs, bancaires, professionnels ; ainsi la bulle internet, les effets de mode montrent à quel point beaucoup se laissent porter par la masse du grand nombre. Nous aussi, dans quelle mesure croyons-nous ce que pense tout le monde ? Dans quelle mesure nous faisons-nous notre propre opinion ? Un excellent titre de livre le rappelait : "La télé pense comme moi", bien sûr c'est l'inverse.

Lecteurs, vous pensez probablement qu'il y a sept Rayons. Pourquoi sept ? De rayons de quoi ? Est-ce une ruche ? Alors quel est le miel ? Est-ce un soleil ? Alors qu'éclaire-t-il ?

Marie-Louise von Franz indique une deuxième étape de ce processus d'individuation : "Il nous contraint d'abord, inéluctablement, à prendre conscience de notre ombre." Notre

ombre est la partie de nous-mêmes que nous ne voulons pas voir ; elle comprend certaines capacités qui nous sont utiles, mais que nous détestons. Lorsque nous n'aimons pas quelqu'un, c'est bien souvent parce que nous percevons en lui les caractéristiques que nous avons nous-mêmes. Ainsi la ruse pour parvenir à ses fins, la capacité d'imposer son point de vue, la séduction. Donc "la prise de conscience de son ombre et le retrait des projections d'ombre sur autrui" est une étape dans le fait d'être soi-même et de pouvoir transformer son comportement. "Quand, par exemple, un enseignant intègre l'ombre du pouvoir qui est en lui et la remplace par l'attitude plus mûre d'une personne consciente, un nombre incalculable d'enfants en bénéficient."

La société tolérante où tout peut se dire semble ainsi de l'hypocrisie à ceux qui veulent avoir la vérité absolue. Valoriser la jouissance est une offense à ceux qui veulent appliquer une discipline stricte. Il est facile de voir l'ombre de l'autre, comme l'on voit la paille dans l'œil du voisin mais non la poutre qui est dans le nôtre. Et nous, en quoi l'intégrisme fait-il partie de notre ombre ? Ne met-il pas en question le "Tout est possible, tout est permis" ? "Réussir, c'est avoir de l'argent qui permet d'aller partout dans le monde", de contempler avec ravissement des gens qui vivent avec 3 Euros par jour. "Les démocraties sont le modèle à suivre, elles ont le droit pour elles" ? Or l'invasion en Irak s'est fondée sur un mensonge massif. Les occidentaux justifient leurs interventions quand ça leur chante. Ainsi la Grèce doit payer sa dette, la Grande-Bretagne obtient des avantages pour rester dans l'Union européenne. Nos adversaires nous révèlent une part d'ombre. Il est si facile de s'excuser, de minimiser les dommages infligés, et d'abord les dommages moraux, l'injustice, l'hypocrisie.

Individu et altruisme

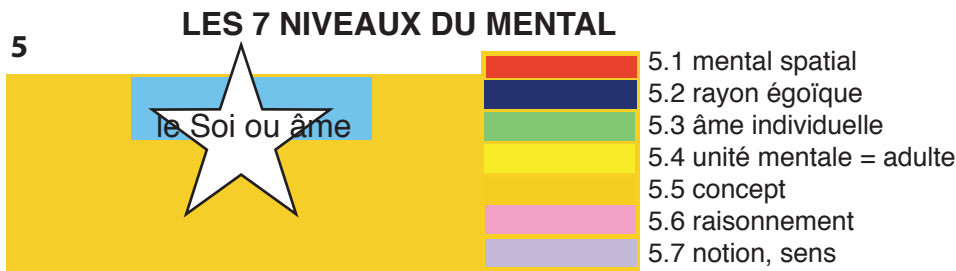
S'individualiser, c'est donc se démarquer de la foule, du conditionnement collectif. Cela ne favorise-t-il pas l'individualisme, un troupeau où chacun s'assume seul ? Se déconditionner, c'est aussi ne pas suivre la recherche de son propre intérêt qui est la ligne de facilité. D'ailleurs, partager avec les autres, faire effort pour offrir quelque chose, se remettre en cause font partie de la vie et donnent de la joie.

Le crédo collectif est d'autant plus prégnant que l'on est moins capable de penser par soi-même, que l'on applique certains principes ou certaines croyances admises. La réflexion se limite alors à des arguments qui sont autant de justifications d'une opinion préétablie. Dès que l'on remet en question ces principes, l'incertitude gagne, les réponses doivent s'élaborer en tenant compte d'un grand nombre de facteurs. Alors on rejoint certains courants d'opinions, mais ces courants sont fluctuants, fluides, rien n'est acquis. Et cela suscite une angoisse certaine, car tout peut changer, ai-je vraiment raison ?

On a ici affaire à deux niveaux du mental ou capacité de compréhension. Argumenter à partir de principes établis relève du niveau 5.6, la pensée est déjà fluide, elle se met en mouvement, mais adhère à des principes et n'en décolle que peu. C'est ce que proposent les dogmes, et beaucoup de religions reculent parce que ce dogme est trop contraignant, la conscience humaine, la société civile, le mode de vie obligent à penser, à faire des choix ; donc à trouver ses propres valeurs. Ce sont donc les religions les plus formelles qui souffrent le plus de ce développement de la pensée. Celle-ci va vers le niveau 5.5 où l'on crée sa propre conception avec, certes, des éléments déjà acquis.

Le déconditionnement concerne aussi tout un pan affectif. Le retrait des projections des rôles masculin et féminin, du pouvoir et de l'autorité, de l'acceptation des autres ne va pas sans un profond réaménagement affectif, avec ses progrès et ses crises. On réalise que, pour aimer les autres il faut s'aimer, affirmation qui peut déranger. Pour certains il est plus facile de commencer par soi-même pour aller vers les autres, pour certains il est plus facile de commencer par les autres puis de s'apprécier. Il ne s'agit pas de se regarder le nombril ou de se flatter, mais bien de se respecter, s'accepter et s'ouvrir à l'avenir. Mais laissons de côté le domaine affectif et revenons aux niveaux de la pensée.

Niveaux de la pensée



Le 5^{ème} niveau dans la gamme Esprit-Matière est celui du mental ou faculté de compréhension, là où se déploie la pensée. Le mental commence avec le sens, il se base sur des sensations et des sentiments.

Au niveau 5.7 se trouvent les notions, ce sont les chiffres, les faits. On nomme les choses, l'objet est isolé, posé à distance.

Le niveau 5.6 décrit les raisonnements qui se fondent sur des hypothèses ou des croyances, on applique des principes, qui ne sont pas remis en cause ; le mouvement de la pensée s'amorce.

Le niveau 5.5 est celui du concept, une théorie s'élabore dans un domaine, avec des nœuds de signification : les concepts. Le penseur crée sa perspective, l'objet s'élabore dans sa pensée.

Au niveau 5.4, le penseur est avec le monde, distinct mais observant. Il est relativement détaché et, à ce niveau médian, il peut recevoir l'inspiration et guider le développement de la pensée.

Au niveau 5.3, commencent les niveaux sans forme, sujet et objet sont fusionnés, la conscience est rayonnement, elle baigne dans la lumière tel un soleil.

Au niveau 5.2, le rayonnement est cohérent, la conscience vibre à l'unisson des unités qui sont du même Rayon, apportent la même qualité, sont soutenues par la même valeur centrale.

Le niveau 5.1 décrit le mental spatial ; dans l'espace cognitif se propagent des courants, de pensée, il n'y a plus perception de source focalisée, l'espace pense, conçoit.

La mise en perspective, la conception d'un projet, l'élaboration d'une théorie, quand la pensée construit un édifice, cela relève du concept ou niveau 5.5.

Un autre niveau est aisément accessible, c'est celui où le penseur se perçoit, sans se soucier de construire une opinion, sans préoccupations. Il se perçoit un, indépendant et observateur de lui-même comme du monde. C'est ce que la théosophie a appelé l'unité mentale : une unité distincte mais non séparée, qui assume ses actes et ses choix. Ce niveau d'unité mentale est décrit par le repère 5.4. Le 4^{ème} sous-niveau est intermédiaire entre les trois niveaux du haut et les trois du bas. Ainsi l'adulte conscient peut recevoir l'inspiration (de sources plus abstraites 5.3) et peut guider l'action (sur des niveaux plus concrets, 5.5, 5.6, 5.7). De nombreuses disciplines de relaxation, détente, méditation favorisent l'atteinte de ce niveau 5.4, d'observation créatrice.

Par moments, on peut aussi dépasser le centre de conscience qui observe et qui assume pour parvenir à l'illumination ; on devient lumière, soleil qui rayonne, c'est le niveau 5.3. On se dégage alors de sa forme, d'être un penseur pour penser simplement, l'identité n'a plus à être protégée, elle est de fait ; l'unité autonome participe à un rayonnement qui est partagée avec d'autres. Comme le dit Jung, "le processus d'individuation ne mène pas à l'isolement, mais à une cohésion collective plus intensive et plus universelle."

Lorsque ce niveau de conscience devient plus fréquent, une valeur apparaît peu à peu, elle transcende le masque social (la persona). Il s'agit toujours de se rendre utile (et non plus seulement de réussir sa vie), ce peut être en apportant l'harmonie, en présentant une vue d'ensemble, en assumant une responsabilité, en unissant divers êtres, en découvrant le mystère, etc. Le noyau perceptif qui fonde la conscience comme l'inconscient est actif et communique avec l'individu qui agit toujours selon ce qu'il

perçoit et qui assume ses actes. L'individualité, ce sens d'être original, d'être soi-même ne disparaît pas ; soi-même c'est être lumière, c'est amour, c'est esprit.

Individuation collective

C'est un paradoxe de parler d'individuation collective, puisque l'individuation c'est se démarquer du collectif. Se déconditionner, se dégager des acquis s'effectue par chacun d'abord, mais il existe aussi un mouvement d'ensemble. L'exemple de l'enseignant donné par Marie-Louise Von Franz le montre. Chaque individu qui se libère apporte une plus grande sécurité intérieure aux autres. La sagesse se répand par l'exemple.

Les français sont connus dans le monde entier comme des râleurs ; ils pensent mais pour les autres : "Ah, s'ils avaient pensé à ça" et passent peu à l'action. La psychologie d'ensemble en est au stade de la révolte, contre le roi dont on a coupé la tête, mais il nous faut un président qui ressemble de près à un monarque. Les citoyens se veulent libres, mais n'assument pas encore leur « royauté », leur autorité, donc leurs limites. Une autre caractéristique nationale est la recherche du savoir absolu. Bien sûr, on pense bien en France, surtout à Paris (!), mais on pense aussi à Kuala Lumpur, à Bogota et dans les villages andins. Les français cherchent l'universel, mais particularisent leur réponse à ce qu'ils connaissent au lieu de faire confiance à tous les penseurs. Voilà deux exemples du caractère national qui entravent ce que ce pays pourrait offrir au monde.

Les autres pays ont d'autres conditionnements, qui sont autant d'entraves, et qui nous heurtent. Les anglo-saxons sont les pays les plus individualistes au monde, selon les études de Hofstede qui ont été confirmées par d'autres chercheurs. Les structures sociales, de solidarité, sont donc moins marquantes là-bas. Ce sont aussi des pays pragmatiques, l'expérience compte plus que la théorie, ce qui gêne la mentalité française, allemande ou italienne. Ceci produit un effet négatif apparent, car les structures que nous pensons justes se délitent sous les coups de boutoir des puissances économiques. L'effet peut être positif à long terme, car cela peut amener chacun à penser par soi-même, à moins se fier à la tradition, donc à renouveler ce que nous entendons par liberté, égalité et fraternité.

Les religions formelles sont en question, car la forme vieillit, se cristallise, puis s'effrite. Faut-il une soutane, une tonsure, une kippa, un tapis de prière pour respecter le Tout-Puissant miséricordieux ? Faut-il manger du poisson le vendredi, hallal ou kasher pour se sanctifier, pour mener une vie juste ? La règle 'Selon ton dieu' a toute sa valeur. Si, pour toi, c'est une bonne chose, fais-le ; si cela n'a pas d'importance, consacre-toi à l'essentiel. Les religions devront se séparer de la tradition ancestrale, des pratiques culturelles. Le globe est un, l'humanité une et ses unités fort diverses, aussi à chacun sa discipline, ses règles de vie.

Si jadis les règles étaient imposées, ce qui favorisait une immoralité individuelle, il n'en est plus de même. L'ensemble de l'humanité quitte peu à peu le niveau de conscience 5.6 s'appuyant sur des principes non remis en cause et permettant juste de faire des déductions, d'appliquer le dogme. Elle va vers un niveau de conscience plus subtil où le penseur ordonne sa conception du monde (5.5), où il construit sa vie, avec d'autres, avec les éléments disponibles autour de lui, mais il choisit ; puis il s'affirme créateur, respectueux des autres (niveau 5.4) avant de rayonner tel un soleil (niveau 5.3). Voilà l'évolution qui se dessine derrière le terme *dé radicalisation*.

Conclusion

Radical interroge nos racines. Quelles sont les racines de l'être humain ? Hubert Reeves rappelle que notre corps est composé de poussières d'étoiles. Marie-Louise von Franz mentionne que de nombreuses traditions parlent de l'Homme cosmique ; s'unir au cosmos tel est le but du yoga. Les évangiles rapportent les paroles du Christ : vous êtes des dieux. Des dieux en germe, aidons cette germination en respectant la liberté de chacun. L'erreur fait partie du chemin, l'entraide également.

Règles sur le chemin [MPM:50]

1. La Route est foulée dans la pleine lumière du jour projetée sur le Sentier par ceux qui connaissent et conduisent. Rien alors ne peut être caché et, à chaque tournant, l'homme doit faire face à lui-même.

2. ...

3. Sur la Route, on ne chemine pas seul. Il n'y a ni précipitation, ni hâte. Et cependant, il n'y a pas de temps à perdre. Le sachant, le Pèlerin presse le pas ; il se trouve entouré de ses compagnons. Les uns accélèrent l'allure et il les suit. D'autres restent en arrière, il impose le rythme. Il ne voyage pas seul.

4. ...

5. Chaque Pèlerin sur la Route doit emporter ce dont il a besoin : un vase contenant des braises, afin de réchauffer ses compagnons ; une lampe, afin qu'elle jette ses rayons sur son cœur et qu'elle montre à ses compagnons la nature de sa vie cachée ; une bourse contenant de l'or qu'il ne gaspille pas sur la Route, mais qu'il partage avec les autres ; un vase scellé dans lequel il transporte toutes ses aspirations pour les déposer aux pieds de Celui qui attend et l'accueillera à la porte.

6. Le Pèlerin, cheminant sur la Route, doit garder l'oreille attentive, la main généreuse, la langue silencieuse, le cœur compatissant, la voix d'or, le pied rapide et l'œil ouvert qui voit la lumière. Il sait qu'il ne voyage pas seul.

Les Feuilles du Jardin de Morya tome 2 (Illumination) sur la discipline de l'esprit
§ 211 la règle selon ton Dieu"

Ainsi, trouvez le Dieu de chacun et exaltez-le. On peut le comprendre mentalement, mais il est plus important que ce soit accepté dans le sourire de l'esprit. Lorsque le plus difficile devient facile, comme le vol des oiseaux, alors les pierres elles-mêmes s'unissent en un Dôme, et Christ le Maçon apparaît à chacun.

235. Amis ! Placez quatre pierres dans la fondation de vos actions. Premièrement : la Révérence du Sacré; deuxièmement : La Réalisation de l'unité ; troisièmement : la Réalisation de la "co-mesure" ; quatrièmement : l'Application de la règle "Selon ton Dieu". ...

Pour la Quatrième, représentez-vous toute l'étendue illimitée de l'univers stellaire. En vérité, Notre Père a beaucoup de demeures ; quelle est celle que nous devons ternir ?

194. Parabole du Bouddha.

Un berger regardait un homme assis en méditation sous un arbre. S'asseyant à côté de l'homme, il essaya, par émulation, de penser aussi. Il commença par compter ses moutons et par calculer mentalement le bénéfice de la vente de la laine. Tous deux étaient silencieux.

Finalement, le berger dit : "Seigneur, à quoi penses-tu ?"

"A Dieu", répondit l'homme.

Le berger demanda : "Sais-tu à quoi je pensais, moi ?"

"Aussi à Dieu."

"Tu te trompes. Je pensais au bénéfice de la vente de ma laine."

"En vérité, aussi à Dieu. Mon Dieu n'a rien à marchander, mais ton Dieu doit d'abord aller au marché. Peut-être qu'en chemin, Il rencontrera un voleur qui L'aidera à revenir vers cet arbre.

Références

Les Feuilles du Jardin de Morya, tome 2

Alice Bailey, Mirage problème mondial

Hofstede et al, Cultures et organisations, Pearson 2010

Jung Carl Gustav, Types psychologiques, Georg Editeur, 1993

Von Franz Marie-Louise, Ame et archétypes, La fontaine de pierre, 2006